



CLASSIQUES
GARNIER

LARDELLIER (Pascal), MELOT (Michel), « Préface », *Les Miroirs du Paon. Rites et rhétorique politiques dans la France de l'Ancien Régime*, p. 11-15

DOI : [10.15122/isbn.978-2-8124-5845-3.p.0006](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-8124-5845-3.p.0006)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2003. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

PRÉFACE

La politique-spectacle est un sujet de débat à la mode. L'ampleur qu'ont pris les médias lui confère une dimension à la fois mondiale et quotidienne. Il est de bon ton de s'en moquer, parfois de s'en indigner. La généralité du phénomène, sa récurrence dans l'histoire où toute autorité semble devoir être accompagnée de l'exercice de son ostentation, devrait nous rendre circonspects. La thèse ici présentée pénètre au cœur de ce problème. Elle l'aborde par une de ses formulations les plus explicites: l'Entrée royale dans les villes et les livres commémoratifs auxquels elle donne lieu. Elle a donc deux parties: l'Entrée royale elle-même, comme spectacle organisé du pouvoir, et les livres d'Entrée comme notification de ce spectacle. Ce n'est pas une thèse d'histoire, malgré son sujet historique. C'est une thèse de sciences de la communication qui analyse son sujet au regard de notre temps, avec rigueur et patience mais sans le souci de reconstituer un dispositif passé.

Elle ne nous apprendra pas, hélas, pourquoi ces spectacles sont si nécessaires à l'exercice du pouvoir. Mais elle nous dira d'abord que les phénomènes de théâtralisation dont on souligne aujourd'hui les excès, étaient plus excessifs encore sous la royauté. On pourrait en conclure que le développement des médias et de la démocratie corrige plutôt, et émousse les effets d'un phénomène jadis excité par leur absence. Elle nous dira aussi que, d'une époque à l'autre, d'un régime à l'autre, les modalités de la spectacularisation persistent derrière leurs différences, si bien qu'elles nous demeurent étrangement sensibles, ce qui, peut-être, continue de nous empêcher de les comprendre.

Le choix du sujet est donc le premier mérite de ce travail universitaire. Sur les traces de Marc Bloch, d'Ernst Kantorowicz et de Louis Marin, nous pénétrons dans l'irrationnel du politique, dans ce qu'il a de plus mystérieux et peut-être de plus efficace. L'Entrée royale est, nous le verrons chapitre après chapitre, d'une surprenante richesse d'enseignements. Elle est un processus symbolique, pour ainsi dire, total. Non seulement elle met en action une population dans son ensemble, mais elle offre, dans un mouvement éphémère, la représentation complète d'un système social, du rapport complexe des corps sociaux entre eux et à leur chef. On ne s'étonnera pas alors de retrouver sous-jacentes au plan de cet ouvrage les catégories fondamentales chères à Dumézil: le

marchand, le soldat et le prêtre. De même que ces trois ordres ordonnent les cérémonies, de même l'étude qui leur est consacrée peut adopter chacune de leur optique. Comme toute exposition, démonstration ou ostentation, l'Entrée royale revêt un aspect économique, un aspect militaire et un aspect religieux.

L'analyse de l'Entrée royale croise plusieurs thèmes particulièrement féconds. Celui de la ville, non comme un ensemble d'habitats, mais considérée ici, par ses habitants même, comme une représentation symbolique de leur communauté. Le symbole est si clair qu'on a aucune peine à lui donner une interprétation freudienne, dont les commentateurs de l'époque ont d'eux-mêmes fourni la clé : le roi pénètre la ville pour la fertiliser, la ville-mère est fécondée par le roi et « l'enceinte » y joue un rôle aussi psychologique que défensif. La représentation urbaine demeure une des difficultés de notre temps, sur laquelle achoppent nos « politiques de la ville » : elle résiste aux urbanistes, aux sociologues et surtout aux édiles, qui trouveront ici le schéma symbolique de cette ville entièrement mise en scène aux yeux de sa population, travestie par son propre décor, confondue, pour une journée exceptionnelle, avec son imaginaire. Rares sont les moments où tant de circonstances sont réunies qui permettent de mener presque « in vitro » de telles observations sociales.

Un autre thème ici développé concerne la nature des « pseudo-événements », providence des médias et si fréquents de nos jours. Cet événement qui étonne tout le monde est entièrement construit, arrangé et prévu. Il ne comporte rien, image ou discours, qui ne soit factice. Toute cérémonie appartient au double registre qui combine l'extraordinaire et le prévisible. Ici le prévisible n'est pas ordinaire et l'extraordinaire est tout sauf l'imprévu. L'Entrée royale offre l'image hypostasiée d'un pouvoir idéal qui réglerait toute contradiction dans l'harmonie provisoire d'un espace et d'un temps convenus où rien ne peut se produire qui ne soit décidé d'un commun accord.

*
* *

Le thème du « pseudo-événement » fait le lien avec la seconde partie de l'ouvrage qui traite du livre commémoratif des Entrées, grâce à l'une des observations majeures de l'auteur : le caractère pré-rédigé du texte de ces livres. Non seulement l'organisation du spectacle y est clairement consignée, mais le caractère programmé des figures et des discours révèle un des ressorts les plus profonds du mécanisme : lorsque l'on s'aperçoit que l'exercice du pouvoir politique dans ce qu'il a de

plus irrationnel prend la forme d'un contrat. Comme tout contrat, il comporte en préambule un constat, représenté par le spectacle qui provoque la fête. La fête est l'acte de ce contrat. Ainsi mise à nu par les observations ici réunies, l'Entrée royale dans ses rites et ses discours, pourrait être définie comme la contractualisation d'un rêve.

La second partie de la thèse n'est donc pas un appendice de la première : elle en est le catalyseur et pose comme élément central du dispositif ce qui valide le contrat lui-même, c'est-à-dire sa publicité, on dirait aujourd'hui sa médiatisation. Sa « relation », c'est l'objet dans lequel elle est à la fois reliée et relatée : le livre d'Entrée. La méthode suivie ici n'est pas nouvelle : l'étude des deux ouvrages examinés dans le détail ressortit à la bibliographie « matérielle » telle qu'on la pratique heureusement depuis Darnton, Chartier et surtout MacKenzie. C'est-à-dire qu'on ne se contente pas de présenter le contenu de l'ouvrage, mais l'histoire matérielle du livre lui-même. L'histoire du livre n'est pas réduite à l'histoire du texte, encore moins à celle des idées. Le livre est un objet, conçu, fabriqué, diffusé et « consommé » (car il n'est pas nécessaire qu'il soit lu pour être remplir pleinement sa fonction.) L'histoire de cet objet manufacturé en dit beaucoup plus que les mots et les images qu'il contient : le cas est particulièrement flagrant dans ce genre où les textes sont conventionnels et les images entièrement reconstituées.

Soumis à cette épreuve, le livre d'Entrée a beaucoup à dire. Que certaines de ses parties soient pré-rédigées est, nous l'avons dit, essentiel. Que ces livres soient commandés et financés par les édiles ne l'est pas moins. Les délais dans lesquels ils doivent être publiés, leur prix ou leur statut de cadeau diplomatique sont d'autres indices paradoxalement plus instructifs pour nous que la signification des phrases stéréotypées qui remplissent ses pages. La richesse de cette approche « matérielle » des textes anciens tient à ce que le livre, œuvre de l'esprit et objet de commerce, se trouve à la croisée des chemins entre l'usage privé et l'usage public sous ses deux faces : l'une tournée vers les idées qu'il propage, l'autre ancrée dans l'économie dans laquelle, comme tout objet fabriqué, il est soumis. Mettre en rapport l'une et l'autre, c'est montrer par quelles voies (et par quels personnages) l'économie d'une société supporte son imaginaire et ses idéologies. Le livre est le microcosme de la société dont il est un modeste rouage. Or, l'Entrée royale n'est rien d'autre, dans son déroulement, qu'une autre façon que la société a de se présenter à elle-même. L'Entrée est la mise en scène d'un dispositif social idéal et le livre en est comme le modèle réduit, à la fois le « script », la maquette et l'archive. Le livre d'Entrée est donc un objet doublement symbolique, une sorte de concentré d'idéologie.

La fonction de propagande, largement exploitée et commentée de nos jours, n'est pas absente de ce processus. Ce n'est pas un hasard si l'époque choisie pour cette étude, qui correspond à la période pendant laquelle les Entrées prirent leur ampleur maximale, est aussi celle qui vit naître, comme le rappelle Pascal Lardellier, le mot « propagande » sous sa forme initiale du nom de la congrégation « De Propaganda Fidei » créée en 1597. Elle n'est cependant qu'un aspect des choses que la presse actuelle et la télévision contribuent à amplifier. L'autre aspect est celui de l'archive « naturelle » que de tels événements constituent par leur simple retentissement. Pascal Lardellier a raison d'insister sur le rôle d'archive que jouent les documents produits à cette occasion, au-delà de leur diffusion immédiate. La diffusion des livres d'Entrée, qu'ils soient vendus ou offerts, assure la publicité du contrat dans l'espace, mais leur archivage assure sa pérennité dans le temps. Ainsi la médiatisation de la cérémonie n'est pas, comme on pourrait le croire spontanément encore de nos jours, un épiphénomène de l'événement, mais tout au contraire, elle est constitutive de la cérémonie elle-même et indispensable à sa performance. Elle fait partie du contrat. Le livre, comme l'écrit fort bien l'auteur (p.269) est « le dernier monument de l'Entrée. »

On n'en finit pas, dès lors, de mettre en miroir l'un et l'autre. D'une part le livre est assimilable à une architecture urbaine, d'une manière générale dans son articulation en pages et en chapitres, qui sont ses rues et ses îlots, et le cheminement qu'impose sa mise en page, la lecture étant itinéraire, mais, d'une manière plus explicite encore par ses pages de titre qui, au XVI^e siècle, figurent souvent le titre dans un portique, sous un fronton, comme l'entrée d'un édifice ou d'une ville, sujet que Pascal Lardellier a abordé par ailleurs. Inversement, l'Entrée elle-même est un cortège qui n'est pas sans rappeler l'écriture linéaire. Le défilé est une écriture vivante du corps social, qui s'inscrit dans l'espace de manière ordonnée. Ceci est rendu explicite dans les gravures des livres d'Entrée (comme dans ceux d'autres cérémonies comme les Funérailles), qui représentent le cortège de manière schématique, scripturaire, en « boustrophédon ». Ces figures sont très proches des sagas mythiques figurées sous forme de bandes dessinées juxtaposant les profils des principaux héros des Indiens d'Amérique ou des « rêves », légendes fondatrices inscrites de manière topographique sur le sable par des peuples australiens. C'est à juste titre que Pascal Lardellier évoque à ce propos les procédés mnémotechniques étudiés par Frances Yates. Ainsi se construit une mémoire collective.

L'Entrée royale est la célébration d'un pacte passé entre la communauté des habitants d'une ville et le roi. Le bruit et la magnificence en garantissent la solidité et en perpétuent la mémoire. Sa formulation

n'est donc pas innocente. En considérant l'Entrée royale sous ses aspects formels et non pas simplement comme un fait historique particulier, Pascal Lardellier nous invite à une lecture plus large et à opérer des rapprochements avec des formes modernes. Le protocole qui entoure les voyages officiels, les cérémonies et fêtes auxquelles ils donnent lieu apparaissent comme des formes dégradées ou simplement adaptées des Entrées royales de la Renaissance, de même que celles-ci étaient inspirées des Triomphes antiques. On les voit régulièrement resurgir, jusqu'à la récente descente des Champs-Élysées par l'équipe de France championne du monde de football en juillet 1998.

Il faudrait alors pouvoir appliquer à nos médias actuels la même rigoureuse méthode que celle adoptée par Pascal Lardellier pour analyser les Entrées. Le genre littéraire du livre d'Entrée n'a pas disparu. Ces discours recopiés, ces formules empruntées, ces images conventionnellement construites et cadrées, marquent toujours le formalisme, minutieusement conformé à la lecture qu'on doit en faire, des émissions du « journal de 20 heures ». Plutôt que d'en commenter le contenu répétitif, mieux vaudrait mettre en évidence les rapports réels – contractuels ou financiers – entre le public de ces « pseudo-événements », leurs acteurs, les commanditaires et les journalistes. La rhétorique n'apparaîtrait pas moins pompeusement insignifiante au regard des enjeux politiques qu'elle a pour rôle de masquer. Mais de telles études seraient-elles possibles à chaud, sans le recul qui nous dissocie de ces artifices dont nous sommes parties prenantes, courant le risque de tomber dans un moralisme plus aveugle encore ? La démarche de Pascal Lardellier en montre cependant la voie. Souhaitons lui d'en devenir le précurseur.

Michel MELOT

Ancien Directeur du département des Estampes
de la Bibliothèque Nationale,
Conservateur général des bibliothèques.